

Maire de Famille

L'hiver commence. Le temps est gris. Il pleut sur Paris. Le parc des expositions de la porte de Versailles n'a jamais été un endroit folichon. Sous les nuages de novembre, il est carrément sinistre. Ses pavillons de plastique, de plexi et de parpaings, regroupés au hasard, ressemblent aux bâtiments d'une zone industrielle ratée. On peut douter qu'un architecte se soit un jour penché sur leur silhouette déglinguée. Le tout ne déparerait pas un paysage post stalinien. Aujourd'hui le béton murmure. Une foule morose se hâte à la recherche d'un abri. Peu de femmes, beaucoup de cheveux blancs, des accents. Les Maires de France sont en congrès. Je suis avec eux.

Le Président de la République ayant fait savoir qu'il était empêché, le Premier ministre doit parler. En politique, Édouard Philippe n'est pas un champignon poussé après la pluie. Une ville, il sait ce que c'est. Au Havre, il a appris. Théoriquement. Pourtant les collègues n'attendent rien de bon de cet après-midi. Un discours pour dire que rien ne va changer ? À quoi bon ! Les conversations sont uniformément désabusées.

Ça grogne. Ça se plaint. Ça maugrée. Les collègues qui démissionnent : ceux qui sont fatigués, ceux qui sont découragés, ceux qui perdent pied. Le « métier » n'est plus ce qu'il était.

Les Maires veulent être aimés. Ils ne sont plus respectés. Les figures républicaines sont dépassées. Gambetta, Jules Ferry, Clemenceau, revenez. Ils sont devenus fous ! Sans l'écharpe, point de reconnaissance.

Avec ce n'est guère mieux : « *dépêchez-vous ne nous marier, on a prévu une célébration yoga juste après* ». Dans les campagnes, dans les petites villes, les Maires n'ont pas choisi de se présenter pour la centaine d'euros que leur rapporte leur indemnité. Le mauvais mousseux leur fait mal au ventre. Comme à tout le monde. Peut-être y sont-ils allés avec un peu d'orgueil, une pincée d'ambition, un petite envie de gloriole, mais, le plus souvent, c'est le goût du collectif, de l'intérêt général, du service public qui les a motivés. Travailler pour les autres, rendre au pays ce qu'il vous a donné, mettre ses compétences et ses idées à disposition d'une commune et la développer. Existe-t-il de plus belle vocation, de mission plus utile ?

Alors, bien sûr, les derniers mois ont été rudes. L'impression de ne pas être écouté, de ne pas être considéré, est venue mettre du sel sur des plaies plus anciennes. La montée des agglomérations, trop grandes, trop lointaines, trop techniciennes, sans la moindre responsabilité réelle devant les citoyens, a accéléré le suicide des municipalités. La fin du cumul des mandats a éloigné les députés des réalités et les élus locaux des responsabilités. Les dotations diminuent. Les sujets, la circulation, l'environnement, les jeunes, la culture, sont de plus en plus compliqués. Il devient difficile de construire, d'entretenir ou

de réparer un gymnase, une école, une route un cimetière. Dans les Palais Nationaux, les communes, et ce n'est pas d'hier, ne sont plus des priorités. Ce qui a fait le pays, son histoire, sa géographie, sa singularité, est en train de disparaître. La fin des beffrois et des clochers est programmée. Nos repères disparaissent dans le grand flou uniforme et mondialisé.

Alors on pourrait jeter l'éponge et tout arrêter. Ce n'est pas dans mes gênes. Ce n'est pas dans ma personnalité. J'aime l'optimisme et la volonté. Pas d'états d'âme quand on est au service de la collectivité. On n'en a pas le droit. On n'en a pas le temps. Les nouveaux médias éloignent des habitants ? Il faut donner à tous votre adresse internet, communiquer sur twitter, apprivoiser cette « nouvelle convivialité ». L'esprit de citoyenneté disparaît ? Il faut faire le tour des écoles et voir les petits élèves, à l'invitation de leur institutrice se lever, aller à la rencontre des associations, distribuer médailles et trophées. L'argent vient à manquer ? Il faut aller le chercher là où il est : dans le privé, à l'intercommunalité, dans les crédits exceptionnels comme l'ANRU qui va encore transformer Val-de-Reuil au cours des cinq prochaines années. Le nombre des unions ne cesse de chuter ? Il faut en faire, en mairie, les plus belles des cérémonies. On doute de sa propre utilité ? Il y a assez à faire, par soi-même parfois, dans la sécurité et la propreté, pour ne pas musarder. Les grands projets sont durs à monter ? Occupez-vous en bouchant les trous et en effaçant les tags ou les graffitis. Le manque emploi est le cancer qui ronge la cité ? N'abandonnez rien, ni le stage pour la jeune fille timide, ni la recommandation pour celui qui roule des biscottos, votre sourire pour les investisseurs et votre disponibilité pour les chefs d'entreprise. La fonction publique est un repoussoir ? Ce n'est pas vrai. Il y a des équipes jeunes, talentueuses, capables.

Construire une école est un bonheur. Refaire un gymnase est une joie. Transformer un quartier est un défi. Il n'y a pas de travaux ennuyeux ou facile quand il s'agit de moderniser ou d'améliorer. Cyrano, probablement pas le meilleur des gestionnaires, le disait élégamment : « *c'est encore plus beau quand c'est difficile !* ». Alors, à tous les collègues, un seul conseil. À tous les maux, un seul remède. Retrouvons les manches et allons de l'avant. Pour les habitants. Et puis comme toute peine mérite salaire, quand une grand-mère nous salue, avec émotion, ou un enfant nous reconnaît, en confiance, rappelons-nous qu'il n'y a pas de plus belle récompense, de plus grand honneur. Je suis un maire de famille. C'est ainsi que je sers Val-de-Reuil.

Marc-Antoine JAMET
Maire de Val-de-Reuil.

